

ESPACES. Après un premier séjour en 1966, l'artiste allemand retrouve, le temps d'une exposition, le couvent rhodanien de La Tourette,

Anselm Kiefer, au cœur de la spiritualité du béton

Trois figures féminines, décapitées, vêtues de blanc, se découpent dans le ciel. Façonnées par l'artiste plasticien Anselm Kiefer, ces deux martyres et cette vierge ont pris place sur l'un des toits-terrasses du couvent de La Tourette. Ni les œuvres exposées ni le bâtiment ne laissent indifférents.

La construction en béton s'adosse aux flancs enherbés des monts du Lyonnais, à 25 kilomètres à l'ouest de Lyon, à l'écart du village d'Éveux. Inauguré en 1960, le couvent de La Tourette a été conçu par l'architecte Le Corbusier (1887-1965), à la demande des dominicains. Une dizaine de frères y vivent aujourd'hui.

Les façades de béton, brut de décoffrage, sans lignes courbes, impressionnent par leur rigueur graphique. À tel point que le visiteur est surpris de pénétrer dans un intérieur baigné de clarté, aux surfaces vivantes, lisses, rugueuses, rythmées, mouvantes. L'enveloppe du bâtiment a été découpée pour qu'aucun rayon de lumière ne soit laissé au hasard. Dans l'église, par exemple, la lumière de l'autel pénètre par des puits aux faces colorées, et vient sculpter le vaste espace de la nef.

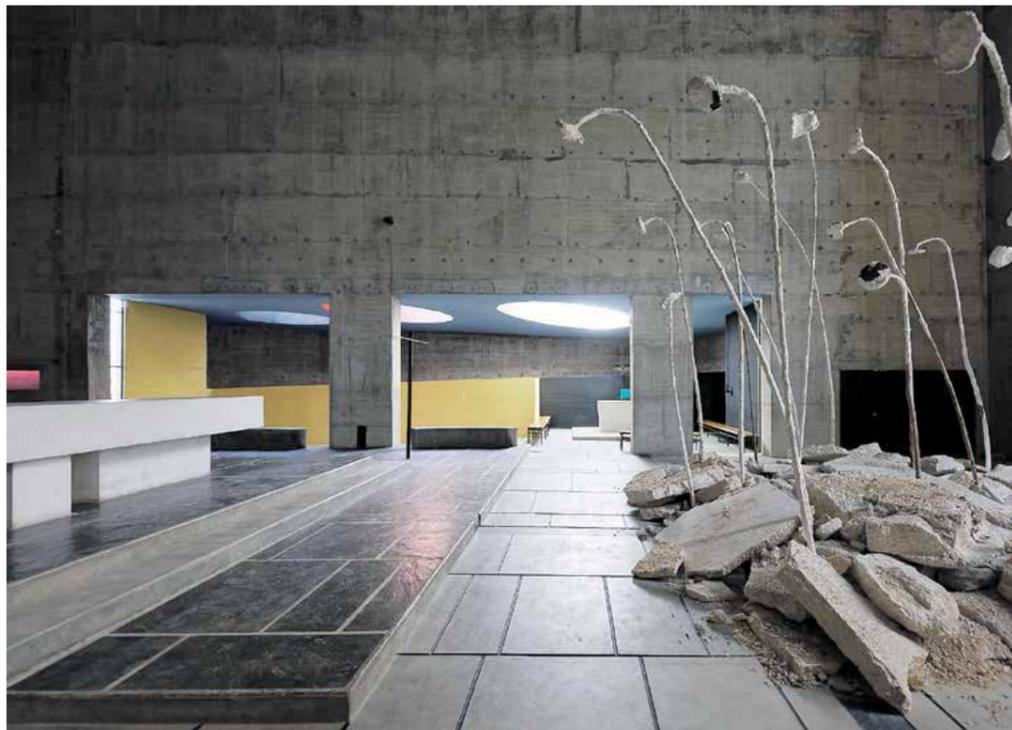
Le temps de la Biennale de Lyon, Anselm Kiefer a été invité à disséminer une vingtaine d'œuvres dans le couvent, sur plusieurs niveaux. Le réfectoire, dont la façade sud, entièrement vitrée, s'ouvre sur la vallée, invite au questionnement : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

La réponse réside-t-elle dans le grand livre de plomb ouvert qui émerge d'un paysage tourmenté – ciel, mer, vallée, chaos ? À l'étage, une Jérusalem céleste instable menace de s'écrouler. La solide verticalité des colonnes du bâtiment qui l'encadrent souligne sa fragilité.

La pensée au service de Dieu

Ce sont bien des retrouvailles qui s'exposent là car l'artiste allemand, âgé de 74 ans, a séjourné dans ce couvent lorsqu'il était tout jeune homme, en 1966. À 21 ans, alors étudiant en droit et langues romanes, il remporte une bourse d'étude, qu'il décide de consacrer à Le Corbusier dont il connaît la chapelle de Ronchamp (Haute-Saône). Plus que les autres réalisations de l'architecte, il choisit le couvent, pour, dit-il, « le côté spirituel et architectural ».

Pendant trois semaines, il partage la vie des religieux, rythmée par les offices : laudes, messes, oraisons, complies... Dans son journal de bord, ses observations relatent sa fascination pour le travail de l'architecte qu'il détaille et analyse avec finesse : « Ce qui est à l'œuvre ici, c'est la pensée mise au service de Dieu.



Résurrection, cette installation aux longues tiges, a été conçue pour l'église et placée à l'arrière de l'autel

[...] L'architecture de ce couvent était inquiétante, comme toute œuvre d'art qui s'approche plus près que d'autres de la perfection. » À l'en croire, son séjour à La Tourette marquera un tournant dans sa vie. C'est là, dira-t-il, qu'il a découvert « la spiritualité du béton », matériau dont il s'emparera par la suite pour son travail d'artiste. De retour dans son Bade-Wurtemberg natal – région de la Forêt-Noire, en Allemagne –, il s'inscrit aux Beaux-

Arts de Fribourg-en-Brigau.

Depuis, il a exposé partout. Dans son pays, bien sûr, mais aussi à la Biennale de Venise, à New York, au Japon... En 2007, tout le Grand Palais est mis à sa disposition, pour son installation *La chute d'étoiles*. Ce n'est que tout récemment que les dominicains ont pris conscience de l'importance de la vocation artistique du couvent de La Tourette. Le frère Marc Chauveau, historien d'art et commissaire

de l'exposition, a alors invité Anselm Kiefer à exposer ses œuvres, dans le cadre de la 15^e Biennale d'art contemporain de Lyon (Rhône). Les deux hommes, manifestement complices, ont choisi ensemble les œuvres qui feraient le voyage : « On se promenait [dans mes ateliers] et on avait mille idées ! se souvient l'artiste. Il y avait mille possibilités ! Le frère Marc est le coproducteur de tout cela. »

Cellule spartiate, mais poétique

Dans son journal de voyage, en 1966, Anselm Kiefer décrit sa cellule au Couvent de La Tourette :

« Ici le béton est laissé brut, si bien qu'on peut encore voir les veinures du bois du coffrage. L'intérieur de la cellule est enduit de béton blanc, ce qui lui donne l'aspect d'une petite stalactite en bas-relief. Les meubles, le cadre de la porte et la porte sont faits de bois ordinaire non plaqué. Les vitres sont enchâssées directement dans le béton. N'est disposé dans cette cellule que ce dont on a besoin, rien de décoratif. Mais une austérité si pleinement entretenue a aussi en soi quelque chose de poétique, et le tuyau de canalisation dans le coin de la cellule acquiert un caractère ornemental particulier [...] »

On s'étonne de n'avoir envie de rien modifier. Mais on ne pourrait se passer de rien. Cette cellule est pareille à un vêtement qu'on trouve magnifique et sur lequel, quand on veut le considérer de plus près pour savoir d'où lui vient cet aspect, on ne trouve rien, au sujet duquel on constate en fin de compte qu'il n'a en soi absolument rien de particulier. On dit qu'il est raffiné. Mais pour ce qui est de cette cellule le caractère raffiné ne réside pas uniquement dans une simplicité spartiate, mais également dans le fait que, bien qu'elle soit incroyablement longue [...], elle ne donne pas l'impression d'un tunnel, comme c'est le cas de tant de pièces désagréables qui, concernant la proportion entre longueur et largeur, s'y prêtent encore plus. »

conçu par l'architecte et urbaniste Le Corbusier.

Revenir sur les traces de sa jeunesse n'est pas anodin pour le plasticien. Sa silhouette d'ascète se découpe dans le réfectoire, où il a jadis partagé en silence les repas des frères. Il admet « qu'il est touchant de retrouver un endroit qui nous a marqué. On se rend compte que les souvenirs ne sont jamais propres. Et ça peut paraître paradoxal, mais le nouveau et le futur germent du passé et des souvenirs. »

La phrase n'a rien de surprenant pour celui qui se nourrit des traces du passé, y puise les matières qu'il travaille, explore la mémoire jusque dans ses trous. Rétif à commenter ce qu'il a choisi d'exposer, il préfère répéter son admiration de jeunesse pour le travail de l'architecte : « Certaines de mes œuvres s'adaptent parfaitement ici. Je me serais bien entendu avec Le Corbusier. Cinquante-deux ans après, si vous portez toujours votre professeur en vous, il y a une correspondance, c'est inévitable. Ici, l'architecture est parfaite. C'est parfait, mais pas d'une perfection polie. Vous pouvez toujours deviner quelque chose derrière. Ici, les œuvres existent d'une autre manière. Je suis fier de contribuer à celle de Le Corbusier. Si c'est le cas, c'est bien. »

Une première pour l'artiste

À l'exception de la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, à Paris (13^e arr.), c'est la première fois qu'il investit un lieu de prière, habité et vivant. « La vie des religieux n'est pas si loin de la mienne, sourit-il. Ma venue ici est une exception. Je ne sors jamais de chez moi. Je travaille

seul dans mon atelier. Je n'ai pas de téléphone. Le silence est très important pour moi, il est toujours rempli. Aujourd'hui, c'est difficile de le trouver : téléphone en main, tout le monde attend toujours quelque chose. Le temps de l'attente a changé. » Questionné sur sa relation

« L'œuvre prend cœur dans notre vie liturgique. Ce dialogue est important pour nous »

avec la religion, Anselm Kiefer rappelle qu'il est né dans le sud de l'Allemagne, dans une famille catholique : « J'ai été enfant de chœur. Toutes mes tantes, tous mes oncles étaient des religieux ! Le seul qui ne l'était pas, je lui dois ma présence ici : c'est mon père. Petit, je voulais être pape ! » Son attirance pour le Vatican s'est depuis largement dissipée, mais il se dit toujours « très lié au christianisme », et, plus largement, à la spiritualité : « J'ai beaucoup étudié le judaïsme. La religion juive est pour moi très vivante, très riche », explique-t-il en déplorant qu'après les premiers siècles, le christianisme se soit « rigidifié ». On ne peut que constater, en tout cas, que la plupart des œuvres ont pour légendes des références religieuses. Pour l'église de La Tourette, l'artiste a tenu à créer une installation spécifique. À l'arrière de l'autel, des plaques de béton brisées s'amoncellent sur plusieurs mètres carrés. De ces ruines

s'élèvent de longues tiges aux têtes végétales recourbées et hagardes, recouvertes de plâtre. L'œuvre est intitulée *Résurrection*. « Quand on a vu arriver les blocs de béton, derrière l'autel, on s'est dit : c'est immense ! » se souviennent les religieux.

Invités par Anselm Kiefer à visiter son domaine-atelier, à Barjac, dans le Gard, ils l'avaient vue en cours de création : « Là-bas, elle était tassée. Ici, elle respire, elle prend toute sa place. Elle nous a beaucoup marqués, constate Xavier Pollart, prieur de la communauté. On prie avec elle depuis son installation. » Il y voit la vie à foison, surgissant malgré tout des débris.

Le frère Marc Chauveau, commissaire de l'exposition, confirme : « L'œuvre prend cœur dans notre vie liturgique. Les fidèles prennent place autour. Ce dialogue est important pour nous. » Avant Anselm Kiefer, les dominicains avaient ouvert leur lieu à l'artiste britannique Anish Kapoor, en 2015, et au Coréen Lee Ufan en 2017. Les frères de La Tourette se posent en héritiers du père Couturier, qui avait eu, en 1952, l'audace de confier à un architecte athée la conception du couvent : « Ce qui intéressait le père Couturier, c'était le génie. C'est là où ça devient intéressant : que des artistes non chrétiens acceptent de dialoguer avec une communauté religieuse, dans un bâtiment construit pour Dieu. »

ANNE BIDEAULT

« Un mystique de la matière »

Professeur de théologie pratique à la faculté de Théologie protestante de Strasbourg, Jérôme Cottin est un spécialiste d'art et spiritualité.

relation avec la spiritualité, c'est une forme d'engagement, de reconnaissance. Je vois Anselm Kiefer comme un mystique de la forme et de la matière, mais en aucun cas un matérialiste. Sa démarche n'est pas chrétienne en elle-même, mais il travaille beaucoup les références à l'histoire, à la mémoire, au patrimoine chrétien, à la mystique juive. C'est un artiste ouvert à la transcendance.

Anselm Kiefer aime à imaginer qu'il se serait bien entendu avec Le Corbusier. Quels points de rencontre peut-on voir entre l'artiste et l'architecte ?

Kiefer a été fasciné, très jeune, par le travail de Le Corbusier sur le béton brut, utilisé comme matière noble, dans toute sa plasticité. Ce qui les séduit, l'un comme l'autre, dans le béton, c'est sa sobriété. Cela nous parle à nous aussi, il y a là une esthétique presque protestante ! Notons d'ailleurs que si Le Corbusier revendique son athéisme, il est issu d'un milieu calviniste de La Chaux-de-Fonds, en Suisse. Quand il parle de la « beauté du vide », quand il souligne que l'absence de représentation est plus forte que l'image, cela témoigne d'une forte culture protestante.

Un couvent, c'est un lieu d'exposition atypique...

Un lieu religieux n'est pas neutre : le contenant interagit sur le contenu. On peut presque dire qu'une œuvre non religieuse le devient lorsqu'elle prend place dans un espace religieux vivant. De la part de l'artiste, quelle que soit sa

Il a installé une œuvre monumentale, intitulée *Résurrection*, dans la nef, là où se rassemblent les fidèles pour la communion...

L'ordre des Dominicains s'est toujours montré intéressé par le langage de l'art, et de l'art contemporain en particulier. Il a été pionnier, avant-gardiste. C'est très courageux d'installer une œuvre d'art dans le lieu où se célèbre l'eucharistie. L'expérience spirituelle et l'expérience esthétique sont très différentes, bien sûr, mais j'y vois des analogies, et l'une peut aider l'autre. La rencontre avec une œuvre d'art me transforme, me déplace, me bouleverse. L'eucharistie, c'est rencontrer une personne vivante, le Christ. La démarche des religieux de La Tourette est exemplaire : elle peut contribuer à retrouver le contact avec une expérience de vérité, et aider à vivre l'eucharistie comme une rencontre qui me change. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR A. B.

LECTURE

« SANS LA LIBERTÉ »

de François Sureau



Avocat et écrivain, François Sureau est aussi ce précieux « lanceur d'alerte » qui, depuis plusieurs années, s'attache à dénoncer la perte insidieuse de ce qui fonde la vitalité d'une démocratie et la raison d'être de ses citoyens : leur liberté. Paru dans la nouvelle collection « Tracts », lancée par Gallimard, ce texte ramassé d'une cinquantaine de pages, à l'écriture subtile et puissante, met pleinement en lumière les multiples abus dont l'État et la société moderne se rendent coupables au détriment de la liberté de conscience de chacun, quelle que soit sa condition. Les exemples abondent. Rabotage en règle de la liberté de penser et d'écrire, de manifester et d'agir. Atteinte silencieuse faite à l'intégrité des personnes au prétexte d'une douteuse efficacité politique exigée par les sondages face aux soubresauts d'une société en transformation. Peur grandissante des gouvernants soumis à l'individualisme bélant, légiférant dans l'urgence pour contrer un improbable risque jusqu'à bafouer sans état d'âme les principes mêmes de la Constitution. « Nous assistons sans mot dire au remplacement des libertés par le culte des droits », destinés essentiellement à punir le voisin.

EluL n'est pas loin, cité au côté de Simone Weil, pour rappeler combien la technique et ses armées de l'ombre soumettent l'humain plus que l'inverse. Ce paternalisme étatique vide progressivement de son sens toute notion de fraternité, instillant le doute quant à la capacité même du citoyen à exercer un jugement et alimenter le nécessaire débat d'opinions qui forge une société vivante. C'est ainsi, subrepticement, que fleurissent les pires tyrannies. Le lecteur protestant appréciera cet appel à la responsabilité individuelle et à l'esprit de résistance contre cette nouvelle forme du syndrome de Stockholm qui nous voit nous « exprimer avec les mots de nos maîtres, cependant que ces maîtres ne survivent que dans leur docilité à nos passions ». ■

DAVID GUIRAUD

► **Sans la liberté**

François Sureau
Gallimard, 64 p., 3,90 €.